

# Pierres tombales de la cathédrale de Toul

par Pierre SIMONIN

La magnifique cathédrale de Toul ajoute à l'attrait de ses multiples aspects, le privilège de conserver, incluses au pavage de ses nefs, 113 dalles funéraires ou plates-tombes, auxquelles s'ajoutent 40 éléments réduits, de dimensions variées, vestiges provenant d'autres dalles. Ensemble très important qui se situe entre les dates extrêmes de 1289 et 1775. Le rapide survol que nous en proposons, se limite à l'intérieur de l'édifice, excluant les dalles, d'ailleurs peu nombreuses, du cloître. Documents offerts aux visiteurs attentifs, elles proposent, avec l'effigie du personnage dont elles recouvrent les cendres - effigie stylisée qui disparaît, généralement, après la première Renaissance -, l'inscription qui permet de l'identifier, finement gravée dans la pierre, ou, très rarement, le marbre dont elles sont faites. L'art du trait s'y révèle par ces effigies et le décor d'architecture, qui les encadre. Outre ces dalles, parois et piliers conservent, à même leurs pierres au bel appareillage et en assez grand nombre, des épitaphes funéraires ou relatives à l'histoire de l'édifice et de ses chapelles qui pourraient être le sujet d'une étude particulière. Leur intérêt n'est pas limité; ainsi retinrent-elles l'attention du professeur Jean Lahner qui les étudia dans "La langue française des épitaphes de la cathédrale de Toul"<sup>1</sup>.

Le nombre des plates-tombes de la cathédrale, si important qu'il paraisse, fut largement dépassé dans l'église Notre-Dame de Châlons-sur-Marne qui, avant les réaménagements du XIX<sup>ème</sup> siècle, était littéralement pavée par 526 de celles-ci; n'en subsistent plus, aujourd'hui, que 93 pour la totalité des églises de la Ville<sup>2</sup>.

L'étude de Fourier de Bacourt, "Épitaphes et monuments funèbres inédits de la cathédrale et d'autres églises de

l'ancien diocèse de Toul" (1900), s'attacha à quelques-uns des monuments disparus de la cathédrale, notamment à celui du Colonel Hepburn. Dans sa monographie de l'édifice<sup>3</sup>, l'abbé Guillaume, prit, tout particulièrement, la peine de signaler les dalles funéraires et d'en transcrire les inscriptions, travail hautement profitable à ceux qui, comme nous, s'y réfèrent pour le compléter. Aux nombreux ouvrages que l'abbé Clanché consacra à la cathédrale, on doit de découvrir, à travers leurs pages, certaines de ces inscriptions, parfois accompagnées d'une photographie. L'auteur reproduit, également, quelques dalles d'après les empreintes sur papier qu'il en prit, fragiles documents, aujourd'hui conservés dans les archives de l'Inventaire Général de la Région Lorraine<sup>4</sup>. Notre relevé systématique, en 1969, de ces dalles et inscriptions, complété par un plan de situation pour chacun des bras du transept, serait difficile à réaliser aujourd'hui, où de lourds bancs, la poussière et les gravats couvrant le sol, constituent autant d'obstacles à leur examen.

L'intérêt des dalles et monuments funéraires avait donné lieu, au XVII<sup>ème</sup> siècle, à une reconnaissance et à des recherches étendues à une partie de l'ouest de la France, la Bourgogne, Paris et la région parisienne, de la part d'un médiéviste érudit, Roger de Gaignières (1642-1715) qui considérait que l'histoire ne devait pas se définir uniquement par les textes, mais aussi par les monuments et les images. Soutenant ce point de vue, il fit dessiner, avec une éloquente minutie, monuments et dalles funéraires relatifs à la famille royale et aux personnages qui, par leur naissance, leur état ou leurs actions, avaient tenu une place dans la vie du pays. Le résultat de cette entreprise considérable s'exprima par plusieurs milliers de dessins, dont une partie est conservée, à Paris, à la Bibliothèque Nationale<sup>5</sup>.

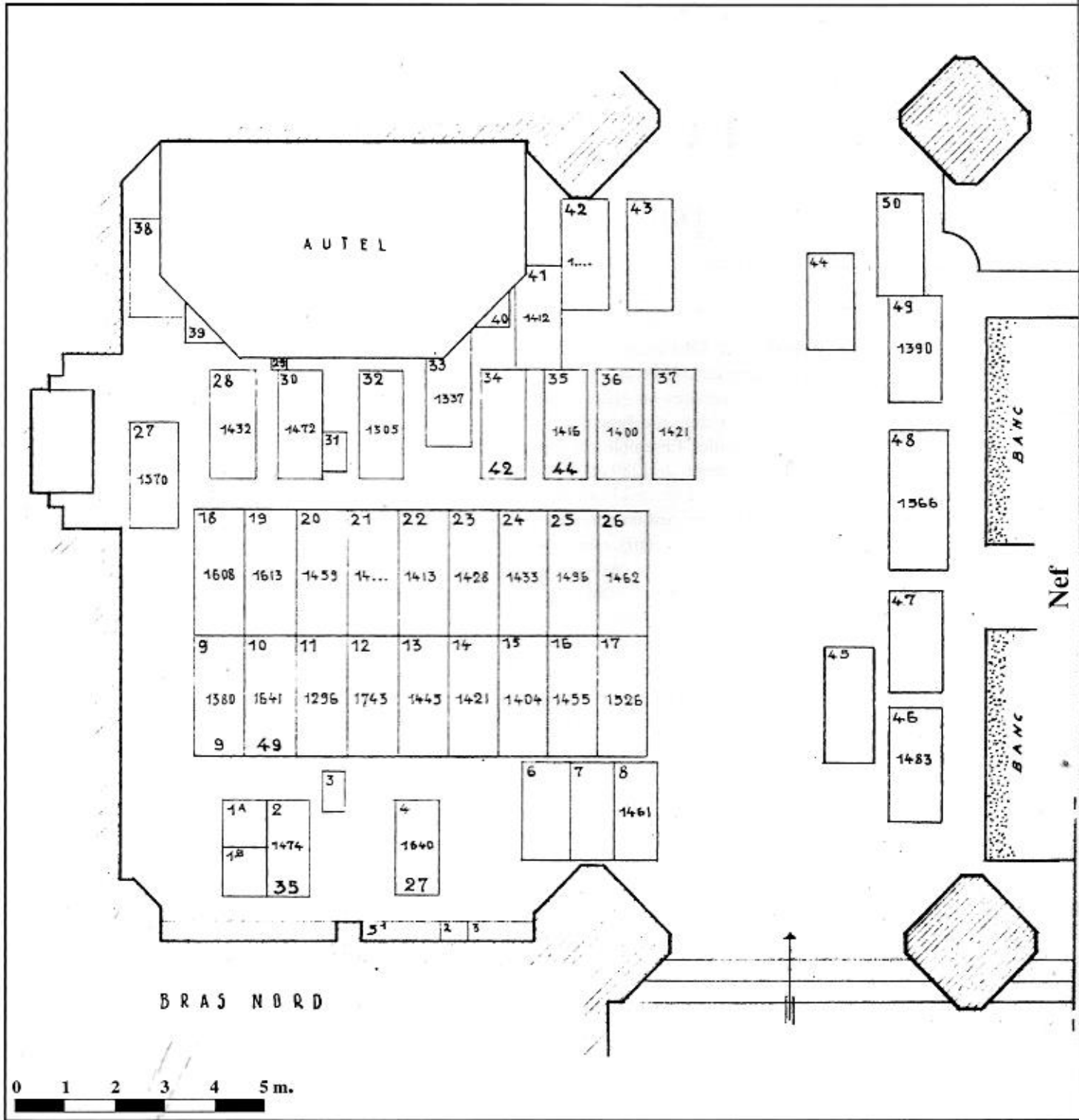
1. Voir *Études Toulloises*, XXVII, 1982, pp. 41-47.

2. Madeleine Caill, *Un atelier de dalles gravées à Châlons-sur-Marne au Moyen Âge*, dans *Revue de Champagne et de Brie*, 1993, pp. 133-148.

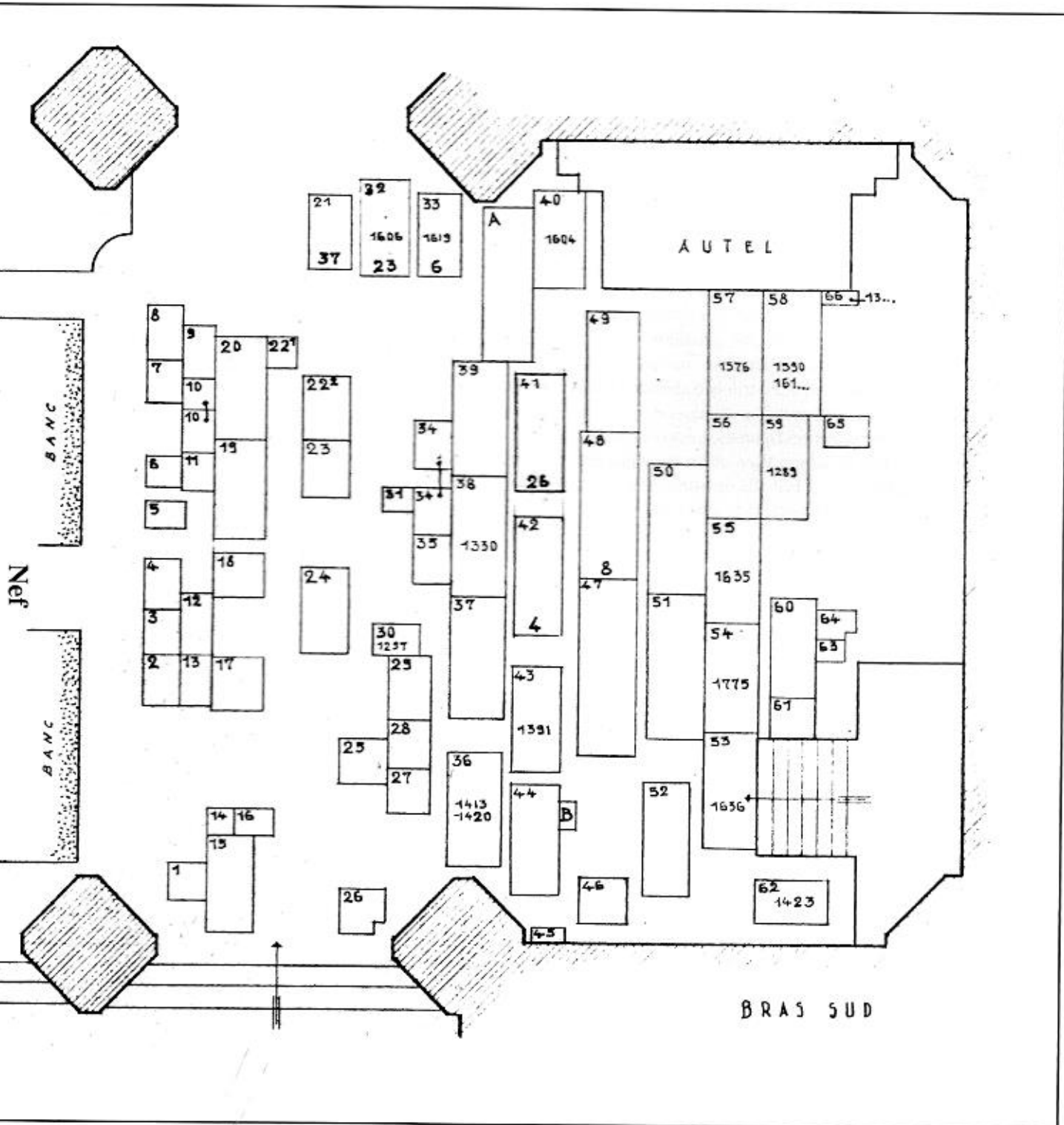
3. *Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine*, 1863, pp. 91-284.

4. Nancy, 29 rue du Haut-Bourgeois.

5. Cabinet des Estampes et Cabinet des Manuscrits; le reste à Oxford, Bibliothèque Bodléienne (1859 dessins).



**Toul - Cathédrale - Bras du transept** (document de l'auteur)



Plan de position des dalles funéraires, leurs dates lisibles sont indiquées;  
au bas de quelques dalles, numéro d'obit.

Plus de deux mille d'entre eux firent l'objet d'une publication les reproduisant dans l'ordre chronologique. La première partie de ce travail couvre les années 1154 à 1429, et concerne 1085 monuments et dalles relevés dans les cathédrales, églises monastiques et paroissiales, cloîtres et chapelles<sup>6</sup>. En prendre connaissance, c'est voir se dérouler devant nos yeux, à défaut de s'arrêter aux personnages qu'ils rappellent, l'histoire des aspects successifs de la plus grande partie de l'art funéraire du Moyen Âge.

Entre les dalles qui font l'objet de ces pages, et celles que l'on peut retenir en des lieux variés de la France, parmi les dessins de Gaignières, une parenté s'établit, évidente, et montre qu'à une correspondance dans le temps, répond la conformité du style. On notera, toutefois, qu'à Toul, ces dalles sont, en général, moins larges que dans la région parisienne notamment, ce qui interdit, comme en ces dernières, un développement latéral des supports de l'arcature trilobée abritant la tête de l'effigie, développement qui permit au tombier de loger là, une succession en hauteur de petites figures saintes dont résulte un enrichissement certain du décor. Bien que n'étant pas une plate-tombe, la dalle funéraire d'Isabelle de Mussey (+1506), dans l'église Saint-Hilaire de Marville (55), est un bel exemple d'un tel enrichissement.

Le lumineux transept de notre cathédrale, abritant un véritable résumé de l'histoire de la plate-tombe du XIII<sup>ème</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècles, en montre 63 gravées d'une effigie humaine en pied, certaines ne laissant que fort peu percevoir qu'elles étaient ainsi illustrées ; en outre, quelques-unes présentent, plus simplement, un motif symbolique signifiant qu'elles furent destinées à un ecclésiastique. L'effigie est double, sans que soient plus larges les deux dalles recouvrant, l'une un couple, l'autre un chanoine-prêtre et sa sœur.

A l'exception de cinq d'entre elles, les 63 dalles répondent à la sépulture d'un prêtre, chanoine presque toujours. Il est, selon une iconographie traditionnelle, représenté en position frontale, revêtu de l'aube généralement parementée à sa partie inférieure ainsi qu'il en était alors, pour ce vêtement liturgique. L'ample chasuble le recouvre de la chute stylisée de son drapé, et se relève, sur les avant-bras, avec la main gauche portant le calice, la droite traçant, sur sa coupe, le signe de la bénédiction. L'amict, rigide, enferme le cou, les yeux peuvent être ouverts ou fermés, tel qu'on le voit sur les gisants sculptés dans le cours du Moyen Âge. Jusque dans les années où l'art gothique disparaît devant l'essor de la Renaissance, le pourtour de chaque dalle est exactement bordé par l'inscription mentionnant, en français ou en latin, les nom et qualité du défunt,

la date de sa mort, et une brève invocation à Dieu. Encadrant l'effigie, de longilignes supports latéraux, creusés de fines arcatures, amortis d'un pinacle, portent un arc trilobé coiffé d'un gable à crochets, arc pouvant être double, voire triple, sous autant de gables très aigus alors. On peut dire, du dessin de ces gables, qu'il suit l'évolution de l'architecture gothique dans la complexité des éléments qu'il comporte et ceci jusqu'à la période flamboyante incluse.

La sévère attitude d'immobilité régissant l'ensemble des effigies de prêtres, souffre, au moins, une exception, celle d'un chanoine revêtu d'une dalmatique (bras sud, n° 56), dont la retombée est animée, à droite, par un mouvement que conduisent le genou et la jambe. Recherche plastique qui était, sans doute, observée dans les effigies de laïques, mais les quelques plates-tombes les concernant, sont trop effacées pour que l'on en puisse juger, ce qui reste possible pour les plus remarquables dalles de l'église Saint-Gengoult et, dans le sol de la belle salle voûtée de la Maison-Dieu du chapitre (Musée), celle de "Jehan", bourrelier, et de "Police", sa femme, montrant les deux époux, tournés l'un vers l'autre.

Disparaissant à peu près totalement avec la seconde moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle, l'effigie fait place à des motifs d'architecture classique, accompagnés de végétaux stylisés, acanthe surtout, flanquant des armoiries. A ce décor, le XVIII<sup>ème</sup> siècle substitue de longues inscriptions alignées sous le blason du défunt.

En dehors de ce qu'exposent, à première vue, les plates-tombes, éloquentes illustrations simplement gravées, reliefs ou statuaire pour les monuments funéraires, les inscriptions qui s'y adjoignent peuvent être considérées comme des documents d'état civil restreints; ce n'est qu'avec leur développement aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, qu'elles seront parfois complétées par la mention de l'âge du défunt. Les témoignages existent où l'on eut recours à l'épigraphie pour pallier l'absence des sources scripturaires. Si aucun des vingt monuments, auxquels Dom Calmet se référa pour sa monumentale "Histoire Généalogique de la Maison du Châtelet" (1741), n'existe plus, nous avons pu vérifier, dans la petite église de Dugny (Meuse, canton de Vaucouleurs), la présence des quatre inscriptions relatives à la famille des Salles, reproduites dans "Histoire de la Maison des Salles..." (1716, le nom de l'auteur, le père Hugo, abbé d'Étival, non mentionné), dans les pages XVI, XVII, et 14.

Les inhumations, à l'intérieur des églises, manifestées par des monuments funéraires dont un nombre infime survécut au vandalisme de la Révolution - un exceptionnel témoignage subsiste dans le Toulais: le tombeau de Hugues des Hazards à Blénod les Toul - le furent, plus communément, par des dalles

6. Jean Athémar, **Les tombeaux de la collection Gaignières**, dans La Gazette des Beaux-Arts, juillet-septembre, 1974, pp. 3-192.



de pierre, les plates-tombes, intégrées au pavage des nefs et des chapelles. Destination qui conduisit à ce que les effigies et les inscriptions gravées qu'elles portaient, quotidiennement foulées aux pieds, usées, parfois, jusqu'à être effacées, soient négligées à la suite de l'interdiction du culte et à la fermeture des églises dans les derniers mois de 1793<sup>7</sup>. Dans le haut Moyen Age, on suivit la règle *d'origine romaine mais appliquée sans exception jusqu'au IX<sup>ème</sup> siècle au moins qui, dans les civitates et les castra entourés de murs, place les sépultures et les cimetières extra-muros*<sup>8</sup>.

Toute latitude laissée aux chrétiens, à la suite de l'édit de Milan, en 313, d'exercer leur culte, sans contrainte, entraîna la construction d'églises, à l'abri des murailles des villes<sup>9</sup>.

*De tous temps, les chrétiens ont manifesté le pieux désir d'être enterrés "Ad Sanctos, ad Martyrem", c'est-à-dire aussi près que possible des confesseurs et des martyrs dont ils honoraient les restes. Les catacombes de Rome en fournissent plus d'une preuve*<sup>10</sup>.

*L'usage d'ensevelir, près des martyrs, est attesté par un grand nombre de textes aux premiers siècles de l'église, il fut si largement observé que dès l'an 381, une loi dut rappeler à tous le respect de la cité et des sanctuaires*<sup>11</sup>.

En dépit de telles recommandations, à partir de la fin du V<sup>ème</sup> siècle, les ensevelissements, dans les basiliques urbaines, devinrent fréquents<sup>12</sup>. Les évêques, seuls, en bénéficièrent d'abord, avant que ce privilège, si recherché, soit étendu aux laïques. Faute de pouvoir être accueillis à l'intérieur du sanctuaire, les fidèles désirèrent être inhumés le plus près possible de ses murs, et "sous l'égoût du toit", l'eau de pluie qui en ruisselait étant considérée comme bénite et sainte, par le fait du contact avec la toiture d'un édifice canoniquement consacré<sup>13</sup>.

Les inhumations d'évêques, de souverains, d'importants personnages, près d'un corps saint, sont fréquentes dès l'époque mérovingienne. Faut-il rappeler que l'église de l'abbaye de Saint-Denis, élevée autour des tombeaux du premier

évêque de Paris et de ses compagnons martyrisés au milieu du III<sup>ème</sup> siècle, reçut les corps d'Arégonde, épouse de Clotaire I<sup>er</sup> (+561), de Dagobert I<sup>er</sup> (629-639), et de plusieurs de leurs successeurs puis, les fouilles le révélèrent, de nombreux laïques<sup>14</sup>? Les sarcophages, dans lesquels ces corps étaient enfermés, sont anépigraphes, et il semblerait, pensons-nous, qu'il soit nécessaire d'atteindre le milieu du XI<sup>ème</sup> siècle pour en voir un dont le couvercle est un véritable monument funéraire avec effigie partielle du défunt et texte important, précédé du millésime 1048<sup>15</sup>.

Cependant, des fouilles opérées aux portes de Bourges, autour d'une église monastique "*peut-être fondée au VI<sup>ème</sup> siècle*", mirent au jour, notamment en 1981, des plates-tombes recouvrant des sépultures en pleine terre, chargées, chacune, d'une belle inscription mentionnant le nom du défunt, le jour de son décès, mais non l'année, certaines datables de la seconde moitié du VIII<sup>ème</sup> siècle ou des débuts du suivant<sup>16</sup>. Livrant le nom du défunt, une date, de semblables dalles préparent à celles qu'illustre une figure gisante en demi ou plein relief, figure qui, un peu plus tard, réduite en deux dimensions avec cet art consommé du trait, spécifique à l'époque gothique, se profilera, dès lors, intégrée au pavage des églises, sur la prodigieuse quantité des plates-tombes subsistantes, dont la cathédrale, l'église Saint-Gengoult, la grande salle de la Maison-Dieu, offrent, à Toul, un si magnifique aperçu.

## BRAS NORD DU TRANSEPT

Le plus remarquable ensemble de dalles funéraires ou plates-tombes, conservé dans la cathédrale, est visible dans le sol du bras nord du transept, c'est pourquoi nous le présentons en premier. Des 50 qu'il compte, 43 sont intactes dans leurs dimensions et, hormis une seule (n° 49) ayant trait à un

7. Cependant, à la cathédrale de Verdun, la fureur attachée à l'anéantissement de tout ce qui rappelait un passé récusé, eut, entre autres conséquences, de faire marteler les inscriptions qu'elle comportait; on peut le constater sur place, une telle rage destructrice reste heureusement exceptionnelle.

8. May Vieillard-Troichouff, *Autour de Grégoire de Tours*, dans Cahiers Archéologiques, XXII, 1985, pp. 188-193.

9. Les "Gesta episcoporum Tullensium" attribuent la construction, à l'intérieur du castrum, d'une église dédiée à la Vierge et à saint Etienne, sans doute à la suite de l'invasion des Huns, en 451.

10. R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, 1929, p. 712.

11. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII<sup>ème</sup> siècle*, I, 1856, p. 396, t. II, 1865, p. 222.

12. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, III, 2<sup>ème</sup> partie, 19 col. 1642.

13. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture...*, III, s. d. (avant 1861), art. "cimetière", p. 248. Hubert Collin, *Les églises romanes de Lorraine*, I, 1981, p. 38.

14. Michel Fleury et Albert France-Lanord, *La tombe d'Arégonde*, dans Dossiers de l'Archéologie, XXXII, janvier-février, 1979, pp. 27-42.

15. Il s'agit, à Marseille, de la tombe de l'abbé Isarn, mort le 24 septembre 1047, en l'église de l'abbaye de Saint-Victor. Voir Fernand Benoît, *L'abbaye de Saint-Victor...*, 1936, pp. 61-63.

16. Françoise Jenn, Olivier Ruffier, *Les plates-tombes inscrites de Saint-Ontrille-du-Château à Bourges (Cher)*, dans Cahiers Archéologiques, XXXIV, 1986, pp. 33-74.



#### Bras nord, dalle 9 (1380)

Effigie du chanoine "Aubers dou pont", revêtu de la chasuble et portant un calice, un chien couché à ses pieds. Armoiries non identifiées, de part et d'autre de la tête. Triple arcature, inscription en français au pourtour, n° d'obit (9).



#### Bras nord, dalle 36 (1400 et 1398)

Effigie du chanoine "Guillaume de Eumont", "écolastre", et de "Jeneite sa soeur"; double arcature, inscription en français au pourtour.

"bourgeois dou Neufchastel" (Neufchâteau), et une autre dont l'inscription mentionne la fonction d'"Espaulier" (n° 11)<sup>17</sup>, 41 rappellent qu'elles recouvrent le corps d'un chanoine. Deux restent presque entièrement dissimulées par l'embranchement de l'autel du Sacré-Coeur, deux furent divisées en deux et trois parties (n° 1 et 5), tandis que des fragments subsistent, seuls, de deux autres, et qu'une (n° 3) est d'un format des plus réduit. La date la plus haute rencontrée est 1296, précisément sur la dalle de l'épaulier, elle n'est précédée, dans le bras sud, que par celle de 1289. 26 qui ont leur surface occupée par l'effigie gravée d'un ecclésiastique revêtu de la chasuble, et portant un calice devant soi, montrent qu'elles relèvent de la période gothique ; avec les premières décennies du XVI<sup>ème</sup> siècle, le chanoine est représenté en surplis, l'aumusse sur le bras. Toujours de l'époque gothique, mais dépourvus d'effigie, quatre ont leur surface remplie par une banderole déployée ou

formant un cercle, chargée d'une phrase latine d'imploration autour de deux mains sortant d'une nuée et élevant un calice, image symbolique signifiant que, là, repose un prêtre.

La dalle à effigie (n° 13) concerne "*Maistre Nicole Drowet (Drouet) dit la vieille teste du Neufchâtel (Neufchâteau)... Curey de Dompremy et Ernécourt*", décédé en 1445<sup>18</sup>. A la suite de la lecture fautive de l'abbé Clanché<sup>19</sup>, on a persisté à déchiffrer "beste" et non "teste", ce qui ne manqua pas de provoquer un mouvement de curiosité à l'égard de cette dalle, d'ailleurs de qualité.

Aubri Briel (n° 25.) "*archidiacre...chanoine et maistre de fabrique de l'Eglise de Toul, qui trépassa au mois de décembre 1496*", par la fonction primordiale qui fut sienne, et "*qui tous les jours eut grand zèle à l'édifice des tours et*

17. Le paulier ou épaulier (on cherche, en vain, ce terme dans le *Dictionnaire*, bien connu de Godefroy, sur l'ancien français) avait la charge des fonds provenant des dîmes. Sur l'épaulerie, qui avait sa comptabilité particulière, voir G. Clanché, *Les comptes du chapitre cathédral de Toul*, 1936, pp. 64 et suivantes.

18. Il s'agit de Domremy-aux-Bois (Meuse) et de son annexe, deux villages sis à l'ouest de Commercy.

19. *Notre-Dame-au-Pied-d'Argent et le culte marial à la cathédrale de Toul*, 1930, p. 158, photo d'après un estampage, mention p. 130.



#### Bras nord, dalle 35 (1416)

Effigie du chanoine "Wautrins Despinals", "tresoriers"; arcature trilobée, inscription en français au pourtour, n° d'obit (44).



#### Bras nord, dalle 37 (1421)

Tombe du chanoine "Stephanus de Chergeyo". Deux mains jointes sortant de nuées, sous un calice. Banderole chargée d'une invocation en latin. Inscription en latin au pourtour.

portoux (la façade de la cathédrale)... lesquels il conduisit du commencement quasi à perfection..."<sup>20</sup> justifie que l'on s'arrête à sa pierre tombale armoriée pour évoquer, à travers son nom, la magnifique oeuvre à laquelle il présida de 1463 à 1493.

A Vittel, l'église Saint-Rémy conserve une longue épitaphe énonçant minutieusement les diverses fondations dues à Rémy Hilaire, archidiacre sous le titre de ce bourg dont il était curé, en même temps que chanoine de Toul, épitaphe posée par son neveu Jean Hilaire qui lui succéda dans ces fonctions. Deux dalles voisines (27 et 18), aux textes latins dans un décor de la Renaissance, mais sans figure, intéressent les tombes de l'oncle (+1570) et du neveu (+1608).

Arrêtons-nous encore à la dalle (n° 19) au maigre décor Renaissance, mais au beau texte latin, de Claude Guyot, de Sandaucourt (Vosges), chanoine, qui fut aussi archidiacre de Vittel, mort en 1613, à la munificence de qui est dû le tableau constituant le retable de l'autel de Saint-Pierre, jouxtant le côté nord du sanctuaire, et dont une longue inscription, au bas de la

toile, mentionne que l'oeuvre, comportant la figure agenouillée du donateur, fut réalisée en 1611<sup>21</sup>.

On peut s'interroger sur le fait que 18 des dalles de cette partie du transept, aux dimensions strictement uniformes, les mieux conservées aussi, sont groupées sur deux rangées, en un ensemble continu où l'on relève les millésimes extrêmes de 1296 et 1743; elles se juxtaposent par leurs flancs et, pour la rangée inférieure, par leur tête accolée au bas de la rangée supérieure, occupant ainsi la partie médiane du sol du croisillon. Disposition résultant, à n'en pas douter, d'un réaménagement du pavage après la date ultime de 1743 (n° 10), et apparemment fruit d'une volonté d'y mettre quelque ordre, devant l'autel de Saint-Gérard, dans une église qui passait pour l'oeuvre de ce saint évêque (963-994), autel qui deviendra celui du Sacré-Coeur, en 1763. Faut-il préciser que la pose de l'une de ces lourdes dalles mesurant 2,30 x 0,98 m., épaisse de 0,20 à 0,25 m., ne pouvait se faire qu'à la condition de disposer sur sa longueur, de l'espace nécessité par l'outillage propre à la mettre en place ?

20. G. Clanché, *Le portail de la cathédrale de Toul*, 1936, pp. 77-85.

21. J. Choux, *Une réplique de la Navicella...*, dans *Le Pays Lorrain*, IV, 1962, pp. 137-144.





**Bras nord, dalle 25 (1496)**  
**Effigie du chanoine et maître de fabrique**  
**Aubry Briel, de "Logeville";**  
**arcature polylobée double.**  
 On notera le parement de petits  
 quadrilobes au bas de son aube.  
 (Estampage de l'abbé Clanché dans  
**Le portail de la cathédrale de Toul,**  
 1936, p.83).





**Bras nord, dalle 10 (1641)**  
**Tombe de "Caspardus Pierresson",**  
 chanoine, archidiacre de Vôge.  
 Décor baroque, inscription en latin, n° d'obit (49).



**Bras nord, dalle 19 (1613)**  
**Tombe de Claude Guyot, de Sandaucourt (Vosges),**  
 chanoine, archidiacre de Vittel.  
 Décor de la seconde Renaissance, armoiries  
 effacées au sommet, inscription en latin.)

## BRAS SUD DU TRANSEPT

Les énormes travaux qu'exigèrent la dépose puis la reconstruction, à l'identique, de la façade et des parois est et ouest du bras sud du transept, de 1850 à 1855, entraînèrent à des excavations qui permirent de découvrir le niveau originel de son sol. Une faible partie, dans l'angle sud-est, en est dégagée depuis 1888, un escalier y établit une communication directe avec un oratoire substitué, à la suite de la dernière guerre, à une chapelle, construite dans les années 1840, à l'emplacement d'une partie de la petite église Saint-Jean-des-Fonts, détruite après 1800. Ces travaux eurent, pour conséquence, une atteinte à la disposition des dalles funéraires insérées au cours des siècles dans le pavage de ce bras sud. On constate, en outre, qu'il est, dans la travée flanquant la croisée, constitué d'une trentaine de fragments de telles dalles, faibles le plus souvent. Vestiges qui dénoncent le peu de respect que l'on eut, à l'égard de cette forme de documents, si précieux pour nous aujourd'hui, lors des remaniements du pavage ; mais, de même que la destruction du jubé et des stalles, en 1792, obéissant à des nécessités liturgiques, le vandalisme révolutionnaire n'en peut être accusé.

Le total des dalles et fragments s'élève ici à 68 ; comme dans le bras opposé, les inhumations furent donc fréquentes dans cet espace limité. L'examen des plus anciennes de ces belles pierres, datables, à défaut d'un millésime effacé, par les lettres onciales de leurs inscriptions, suggère que, lors de l'exhaussement du sol de cette partie pour l'établir au niveau adopté, dès la deuxième décennie du XIII<sup>ème</sup> siècle en faveur de l'abside, de la croisée puis, un peu plus tard, du bras nord, elles furent remontées là, depuis leur niveau primitif ; toutefois, la présence de certaines, peut être plus tardive est due, en partie, aux travaux de 1850-1855.

1289 est la plus ancienne date livrée par une des dalles funéraires de la cathédrale (n°59), illustrée par l'effigie d'un ecclésiastique revêtu de la longue dalmatique de forme primitive, portant un livre devant soi, l'inscription, qui ne subsiste qu'en partie, le qualifie de "*scolasticus tullensis*", c'est-à-dire écolâtre, ou maître des écoles de la cathédrale, fonction qui devait être celle d'un chanoine. Par le vêtement, son image est identique à celle que l'on voit sur une dalle voisine (n°60), où

le personnage est dit "évangéliers en l'église..." (sans doute "de céans"). Le livre est évidemment celui des saints évangiles<sup>22</sup>. Avec des inscriptions incomplètes, en lettres onciales, des figures semblables sont gravées sur trois dalles voisines (n° 39, 49, 56) dont l'une particulièrement éloquente (n° 56), puisque l'on y lit le patronyme "Choixeu", est timbrée des armoiries bien connues de cette illustre famille de Choiseul, dont les racines se situent dans le bourg castral de ce nom, au cœur du Bassigny champenois. Un maigre fragment (n° 30) offre aussi, en onciale, une date reculée "1297". C'est encore un clerc en dalmatique, portant, cette fois, un livre ouvert, qui figure par la dalle 38, dont on ne lit que "1330"; l'onciale y fait place à la petite écriture gothique angulaire qui règnera, pendant les deux derniers siècles du Moyen Âge, et parfois même, au-delà du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.

Des 32 dalles intactes dans leurs dimensions, mais, fréquemment, en moins bon état que du côté nord, une seule (n°36) recouvrit les corps d'un couple formé par "Wiellard de Chaudeney citain de Toul" et "Collette sa femme", morts, respectivement, en 1413 et 1420. Nous avons dit combien étaient rares ces témoignages d'inhumations autres que de chanoines, des fragments de dalles (n° 4, 8, 12) montrent, chacun, ce qui subsiste d'une effigie féminine.

Cinq lignes d'un texte gravé sur une très petite pierre (n°64) qui aurait été, non pas une dalle, mais l'une de ces épitaphes murales, si nombreuses dans la cathédrale et son cloître, conservent les noms de "Agnès de Jamais", femme de "Messire Thierry de Longeville Chevalier", et de "Messire Withier de Longeville qui trespassat l'an 1407", elle fut sans doute enchâssée dans le pavage, à l'issue des travaux de 1850-1855.

Ainsi que dans le bras nord, les 32 dalles intactes portent, en majorité, l'effigie d'un officiant en chasuble portant un calice. Sur une seule (n° 52), le défunt chanoine, "curé de Maxey"<sup>24</sup>, est figuré, agenouillé au pied d'une croix hastée fleuronée. Le même modèle de croix timbre un fragment où l'on reconnaît encore quelques lettres onciales; il se retrouve à nouveau à la partie supérieure d'une dalle (n° 43), sous un texte latin et le millésime "1391", consacrée à "Andreas peccator", où sont tracées deux diagonales croisées, rappel évident du martyr de l'apôtre éponyme.

Point d'effigie sur deux dalles (n° 50, 57) appartenant au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, la belle capitale romaine a pris la place de la lettre gothique entre les éléments d'un décor de la Renaissance qui ajoute à leur intérêt. La dalle A relève, également, du XVI<sup>e</sup> siècle et appartient à une série dont la longueur est inhabituelle, soit trois mètres treize; une autre, presque totalement effacée (n° 47), atteint trois mètres quarante.

Le XVII<sup>e</sup> siècle est, tout au moins, représenté par cinq dalles millésimées et sans effigie; trois sont parées d'un décor de la seconde Renaissance d'inégales qualités (n° 32, 33, 40) mais deux, d'un intérêt particulier (n° 53, 55), permettent d'évoquer les années de la guerre de Trente ans où la Lorraine envahie par les armées du roi de France et de ses alliés, vivait les plus sombres décennies de son histoire. L'une (n° 55) recouvre le corps de "Frère Bertrand Dalbon de St-Fergeux, chevalier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem...commandeur de Montbrizon<sup>25</sup>...Brigadier des armées du roi...assassiné...près de Gondreville par un party de quarante cavaliers lorrains le 14 septembre 1635"; le sommet de la dalle porte les armoiries, à la croix de Malte, de ce personnage. La seconde dalle (n° 53) provient d'un réemploi; elle comporte, sur son pourtour, une inscription en lettres gothiques très effacées, et reçut l'inscription funéraire d'un Ecossais, Sir John Hepburn, maréchal de camp (grade correspondant au général de brigade actuel) des armées de Louis XIII, tué au siège de Saverne en 1636, et inhumé dans la cathédrale où un magnifique monument rappelle sa mémoire<sup>26</sup>.

Deux dalles, sans aucun décor (n° 51 et 54), portant, au centre, inscriptions et dates, livrent les noms de deux chanoines décédés, respectivement, en 1750 et 1775, et mettent un terme chronologique à l'ensemble de celles qui occupent le sol de ce bras sud du transept.

## BAS-COTE NORD

Cheminant, depuis les premières travées de ce bas-côté, dans la belle lumière d'un après-midi, tombant des fenêtres hautes de la nef, on reconnaît 19 dalles funéraires réparties, de la troisième à la septième travée, et, selon leurs millésimes, s'étendant de 1380 (n° 19) à 1769 (n° 18); mais, si l'on en juge par ses lettres onciales, celle d'un "cureis : dou Pont : a : Saint : Vincent : et : chapelains : de : leglise : de : ceans", serait sensiblement antérieure à la plus haute de ces dates. Sept

22. Les fonctions d'évangélier et d'épistolier n'impliquaient pas le rang de chanoine. G. Clanché, *Guide express...*, 1918, p. 9.

23. Dans l'église de Niederhaslach (Bas-Rhin), sur la plate-tombe du maître d'œuvre "Erwin" de Strasbourg, l'onciale court encore avec le même millésime "1330".

24. Des deux villages de ce nom "sur-Meuse" et "sur-Vaize", voisins dans l'ancien bailliage de Neufchâteau, l'un était à la collation de l'abbaye de Saint-Mansuy (Toul), l'autre du chapitre de Liverdun.

25. Montbrizon (Loire), commanderie de Saint-Jean-des-Prés, fondée en 1214. Sur la famille d'Albon, voir le *Grand armorial de France*, 1975, I, p. 142.

26. G. Clanché, *Sir John Hepburn*, 1918.

rappellent des chanoines, trois des chapelains ou prébendiers ; sur deux autres, les effigies gravées montrent qu'il s'agit également de prêtres. Dans la cinquième travée, les armes de la famille des Hazards somment l'effigie d'un prêtre revêtu d'un ample surplis, et encadré d'un opulent décor renaissance, malheureusement l'inscription gravée au-dessous est totalement effacée<sup>27</sup>.

Une petite dalle, dans la même travée, transmet le nom d'un autre membre de la famille du défunt évêque Hugues des Hazards (1496-1517), celui de "Martin des Hazards...chanoine et chapelain", mort en 1535.

Parmi les quatre dalles ayant trait à des laïques, la plus intéressante (6<sup>ème</sup> travée) concerne "Henzelin" et "Jehan de Fleivigney-sur-Moselle...servitours (de) noble et puissant signour monsires Amey de..." "Sarrebriick", selon l'abbé Guillaume<sup>28</sup>. On y voit un personnage, en robe longue, sur laquelle est nouée une ceinture, un très court manteau, sorte de camail, couvre les épaules. Au-dessus de la tête, s'alignent cinq écus, aux armoiries en parties effacées ; le premier, depuis la gauche, comporte une bande chargée de trois meubles non identifiables, il semble que le quatrième porte trois fleurs de lys, quant au cinquième, il montre les deux bars et les croix recroisetées du comté, puis, duché de Bar.

La septième travée, en avant de la porte ouvrant sur la chapelle des Evêques, permet de découvrir la seule dalle que son inscription laisse à l'un des nombreux serviteurs qui, jusqu'à la Révolution, vivaient dans le sillage du chapitre; elle est celle d'un "vergier", huissier dont une baguette, verge de bois ou de métal, précisait la fonction. Pas d'effigie mais, dans la volute d'une banderole chargée d'une imploration en latin, une main jaillie d'une nuée tient, dressée, la verge, signe de la charge d'*Honorable Home Thomas Aubertin de Vézélise vergier de cette église*, qui mourut en 1460.

Dans la précieuse chapelle des Evêques, dont on désespère de pouvoir admirer à nouveau, un jour, l'éclat, à défaut des monuments funéraires consacrés à quelques-uns d'entre eux,

détruits lors de la Révolution<sup>29</sup>, trois grandes dalles -deux sont en marbre noir- chacune chargée d'une longue inscription en latin, recouvrent les cendres d'André du Saussay (1657-1675), Scipion Jérôme Bégon (1721-1753) et Claude Drouas de Boussey (1754-1773) dont on aimerait penser que la Révolution les respecta. Complétons notre visite, entre ces murs désolés, en signalant, peu visible dans l'embrasement de l'une des fenêtres du côté nord, la petite épitaphe mortuaire de Toussaint d'Hocedy (1543-1565), auquel était dû le jubé, démoli en 1792, lors du réaménagement du sanctuaire.

## BAS-COTE SUD

De la deuxième à la septième travée de cette nef latérale, les six dalles nous retiendront peu. Deux sont totalement effacées, et quatre, en grande partie, dont deux concernaient des chanoines. On relève une date haute "1394", et trois autres s'étendant de 1508 à 1591. La dalle, très usée, recouvrant un couple, dans la septième travée, laisse encore lire "*Poiressons Malfeireilz citains*"; elle est illustrée de deux effigies, l'une masculine, l'autre féminine.

## NEF

Cinq dalles, très effacées, subsistent dans l'allée centrale; aucune ne semble avoir comporté d'effigie; la plus ancienne appartient à la septième travée. Trois intéressent des chanoines. Une seule date, "1530", reste apparente dans la première travée. Il n'y a rien de plus à en dire. Les grandes dalles circulaires, en marbre de couleur, insérées dans l'axe de l'allée, eurent aussi une destination funéraire, mais aucune trace d'inscription n'est visible à leur surface<sup>30</sup>. Le plancher, sur lequel sont fixés les bancs dont fut dotée la nef, dans le cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, dissimule le dallage et les plates-tombes qui pourraient se trouver dans cette vaste aire. De ce même siècle, la plus ancienne des études consacrées à l'édifice, celle de l'abbé Charles Morel, qui remonte à 1841, ne nous apprend rien à ce sujet.

27. Le style renaissance s'oppose à ce que l'on identifie là le tombeau d'Olry des Hazards, chanoine mort en 1487. Une des nombreuses études de G. Clanché, cite, en plus de ce nom, celui de Claude des Hazards, "archidiacre de Voge" pour les années 1526 et 1530. Voir G. Clanché, *Le portail de la cathédrale de Toul*, 1936, pp. 101 et 103.

28. *La cathédrale de Toul*, dans Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine, 1863, pp. 91-284, cf. p. 233. Sur la famille de Sarrebriick, voir Michel Parisse, *Noblesse et chevalerie en Lorraine médiévale*, 1982, Généalogie, p. 431.

29. La statue orante de Pierre du Châtelet (1565-1580) est la seule qui soit connue; en voir la gravure dans Dom Calmet, *Histoire généalogique de la Maison du Châtelet*, 1741.

30. G. Clanché, *Guide express...*, 1918, p. 81.



## Salle dite "LE VIEUX CHAPITRE"

Trois inscriptions latines, de lecture peu facile, se révélant les plus anciennes de toutes celles qui sont visibles dans la cathédrale et le cloître, appartiennent, non pas aux nefs, mais à la salle du Vieux Chapitre, construite au XIV<sup>ème</sup> siècle. Les dalles, sur lesquelles elles sont gravées, en partie encastées dans la paroi extérieure du bas-côté sud, sont des éléments du siège du banc de pierre qui s'étend au long des trois travées de ce bel espace, aujourd'hui délaissé. Leurs lettres onciales, remarquables par un dessin permettant de les situer dans la seconde moitié du XII<sup>ème</sup> siècle, offrent une parenté incontestable avec celles qui, dans l'église abbatiale de Baume-les-Messieurs (Jura), se lisent au flanc du tombeau de l'ermite Renaud, portant le millésime 1103<sup>31</sup>, et sont, d'autre part, plus harmonieuses que sur l'inscription courant autour du tombeau à gisant de Guy, abbé de Chaumousey (Vosges), mort en 1182, conservé au musée d'Épinal. Aucune ligne n'est complète, les abréviations sont assez nombreuses et l'on peut parfaitement déchiffrer la plupart des mots. De ces trois inscriptions, la plus importante s'étale, sur cinq lignes d'environ 35 lettres, en moyenne; elles mentionnent un nom et un titre "Fredericus comes", dans lequel on peut reconnaître l'un des comtes de Toul qui se succédèrent, depuis le X<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la réunion du comté au domaine épiscopal, en 1261<sup>32</sup>. Les deux autres diffèrent de celle-ci par une disposition verticale comportant 17 et 19 lignes et ne laisse visible que l'extrémité de chacune, soit dix lettres au plus; elles ne devaient pas être beaucoup plus

longues, si l'on en juge par le "*Requ(i)escat in pac(e)*" final, précédant "*Amen*", à la suite de l'une d'elles.

Il n'est pas douteux que ces vestiges, dont rien ne permet d'avancer comment ils purent s'intégrer à un monument ou figurer sur une paroi, rappellent des tombes.

### ADDENDA

On observera, gravé en gros chiffres sur quelques dalles, un numéro; c'est là le rappel d'un "obit", relatif à une fondation de prières à la mémoire d'un défunt ainsi désigné.

Il est possible de découvrir les noms des chanoines décédés, dans divers documents anciens. Un obituaire, de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, est mentionné dans le "Catalogue des manuscrits en écriture latine", Bibliothèque Nationale, fonds latin, t. III, n° 10 018, mais il est coté dans les "Manuscrits éliminés ou douteux", p. 279.

Présenté par Vacant, dans sa "Bibliothèque du Grand Séminaire de Nancy" (p. 7, un grand registre, conservé aux Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle: "Necrologium ecclesiae cathedralis tullensior, renovatum anno 1748" (G 110), donne la suite des chanoines décédés, de 1407 à 1790 (on en compte 29); celle des aumôniers, 38, de 1541 à 1784, enfin celle des maîtres de Fabrique, 27, entre 1563 et 1783. Chiffres qui montreraient combien les dalles que l'on peut voir, relatives à ces personnages, leur sont inférieures en nombre. En outre, la Bibliothèque Municipale de Nancy possède, avec le manuscrit 1808 (1049), du XVII<sup>ème</sup> siècle, une "Liste des chanoines de la cathédrale de Toul décédés, entre 1407 et 1790", qui est un double du document des Archives. Comme celui-ci, il comporte, vraisemblablement, des lacunes pour le XV<sup>ème</sup> siècle, où ne sont mentionnés que dix noms, entre 1407 et 1498, alors que l'on en relève 115, entre le 23 février 1601 et le 29 novembre 1692

(1.5.1993).

31. Gustave Duhem, *Baume-les-Messieurs*, dans Congrès archéologique... Franche-Comté, 1960, pp. 189-200, cf. p. 194.

32. Benoît Picart, *Histoire...de la ville et du diocèse de Toul*, 1707, pp. 129-137. Dom Calmet, à l'article "Toul" de sa *Notice de la Lorraine*, 1756, reprend ce qu'avait écrit B. Picart.

Études Toulloises, 1994, 70, 3-14

IMPRIMERIE

TECNODIM

26, rue des Garennas  
B.P. 4 - 57157 MARLY

Téléphone : 87 63 23 24  
Télécopie : 87 63 49 98